

De l'autre côté du périph', la France !

Azouz BEGAG

Quartiers sensibles de France. Année 2000-2001. Dérueillée, dérouiller...

Au cours de l'enquête d'où j'extrais cet article¹, la première fois que j'ai entendu prononcer le mot 'dérueillir' par un de mes interlocuteurs, j'ai froncé les sourcils. Je fais en effet partie de cette génération d'enfants d'immigrés pour qui le mot 'dérueillée', en bon vieux français, signifie une volée de coups et le verbe qui en découle « donner des coups à quelqu'un ou bien en recevoir ; avoir très mal ». En jetant un coup d'œil sur le dictionnaire, j'apprends aussi que familièrement, le verbe dérouiller peut signifier « dégourdir, réveiller ». Cela correspond donc tout à fait à ce que voulait dire mon interlocuteur quand il m'a affirmé qu'il fallait 'dérueillir' du quartier si on voulait réussir sa vie. Dans son esprit, cela signifiait le contraire de « rouiller » au pied de son immeuble, être oisif, tenir les murs, en quelque sorte. Il me semble ici que la problématique « Terres promises, terres rêvées » peut parfaitement correspondre à ceux que j'ai nommés « les dérouilleurs », ces garçons et ces filles d'origine immigrée qui ont passé leur jeunesse dans des quartiers sensibles et qui ont dû en sortir pour s'en sortir. Pour moi, aujourd'hui, les nouveaux exilés, ce sont eux, et l'exil consiste le plus souvent en un voyage de courte portée, une traversée du périph' pour arriver dans un nouveau monde.

L'écart à la ville

Les signes sont là, quotidiens, derrière tous ces immeubles qui ont si mal vieilli : irruption des questions ethniques dans celles du social, violences dans les établissements scolaires, les transports collectifs, dégradation des espaces publics, usage d'un langage codé, délinquance des enfants, allergie aux forces de l'ordre, irrespect... Depuis plus d'une génération, entre les quartiers sensibles et le reste de la ville, la fracture s'est élargie, les ponts sont rompus, les contacts et les communications de plus en plus réduits. Entre les deux mondes, la frontière est presque repérable à l'œil nu, les peurs et les fantasmes pourraient être matérialisés sur une carte géographique. Je me souviens d'un chauffeur de bus que j'interviewais un jour et qui m'a dit, alors que son véhicule pénétrait dans la cité, qu'à partir d'ici il ne vendait plus de tickets et que les contrôleurs ne faisaient plus de contrôles à cause des risques. Il montrait du bout du doigt une frontière que lui seul semblait voir. Aujourd'hui, la scission est si encombrante que les acteurs de la politique de la ville s'accordent sur la nécessité d'un programme intensif de démolition des ghettos².

¹*Dérueillir vers l'ailleurs. Faut-il sortir du quartier pour s'en sortir ?* Recherche financée par la Délégation Interministérielle à la ville et l'IHESI, 2000.

² *Le Monde* du 2 octobre 2001

C'est dans l'observation des déplacements des jeunes, des bandes en particulier, qu'on observe le mieux les conséquences de la rupture des ponts entre les « quartiers » et la ville. Confinés *de l'autre côté du périph'*, les jeunes des quartiers se sont en effet construits des visions du monde extérieur sur fond de souffrance, de dérision, de bravades et de repli défensif. Autant de barricades qu'il leur faudra dépasser un jour, individuellement, pour s'en sortir dans la France républicaine. Mais comment s'en sortir quand on a passé toute sa jeunesse dans un de ces quartiers, handicapés par tous les stigmates que cette expérience génère ? Comment s'arracher du lieu et des siens pour échapper au syndrome du ghetto et se donner une chance de faire sa vie en tant que personne, dans cette société française qui a fondé sa philosophie d'intégration sur l'individu-citoyen, mais qui en réalité a laissé se développer tant de discriminations contre ses nationaux les plus visibles ?

L'écart à la ville ou le jeu du chat et de la souris

Des grands ensembles construits à la périphérie des villes dans les années soixante et soixante-dix, il reste l'image d'habitants passifs, heureux de se retrouver dans le confort matériel et fonctionnel des nouveaux appartements, loin de la ville mais attendant patiemment à l'arrêt un bus qui viendra les prendre pour les mener au boulot. L'écart géographique entre ces Zones à Urbaniser en Priorité et la ville justifiait l'appellation de cité-dortoir. Les immigrés y vivaient patiemment en attendant le retour mythique vers leur vrai chez eux, cousus d'or et brodés d'argent³. Ce temps d'exclusion passive est bel et bien révolu. Aujourd'hui, « l'écart à la ville » est instrumentalisé par les jeunes des quartiers, mis à profit dans des logiques de revendication ou utilisé dans des jeux de scènes destinés à provoquer l'ordre établi. Les recherches que j'ai conduites ces dernières années sur leurs pratiques territoriales m'ont permis de mettre nettement en évidence deux types de phénomènes.

Le premier concerne leurs déplacements vers le lointain, ce qui se trouve à l'extérieur de leur cercle, le centre ville par exemple. Quand ils s'y rendent, souvent en bande, ils se concentrent et se fixent dans un lieu très passant et exposé, dans un rituel de défi, signifiant que la périphérie *descend* au centre, la banlieue investit le cœur de la Cité. Cette mise en scène de la bande dans l'espace public a pour objectif de forcer le regard de l'autre sur soi dans l'agora, lieu où la présence de ces jeunes des quartiers n'est pas *bien vue* par les *riverains* et les commerçants. Ici, l'écart au centre sert à négocier, avec l'argument du nombre, une reconnaissance sociale et urbaine⁴. Il est volontairement réduit pour dire que les Barbares sont au cœur de la cité, irrémédiablement accrochés à l'autre bout de la corde, parmi vous. Faire peur c'est exister, les Lascars⁵ l'ont bien compris.

Le second phénomène concerne l'immobilité et ce qui est proche, à l'intérieur du cercle. Je l'illustrerais en examinant le rituel déployé par ces

³ Begag Azouz et Chaouite Abdellatif, *Ecarts d'identité*, Editions du Seuil Coll. Point-Virgule, 1990.

⁴ Begag Azouz et Rossini Reynald, *Du bon usage de la distance chez les Sauvageons*, Editions du Seuil, 1999.

⁵ C'est parfois ainsi que se nomment les jeunes des quartiers.

jeunes lorsqu'ils dérobent une voiture : il est remarquable en effet de constater que c'est dans l'enceinte de leur cité qu'ils reviennent pour donner un spectacle en deux actes : d'abord s'exercer au rodéo, exhiber la prise et la brûler sous les yeux de la population, ensuite attirer les forces de l'ordre et les pompiers dans l'enceinte de leur territoire pour les *caillasser*⁶. Ces embuscades, défi à l'ordre établi, portent le message suivant : On habite *loin*, mais on est *là* quand même ! slogan basé sur des adverbes de lieu, illustrant la revendication du quartier comme territoire bouclé de l'intérieur, entité collective de Corsaires et autres Barbares, où l'on donne encore signe de vie en faisant du tapage et en mettant le feu⁷.

Ces dernières années, on a fréquemment vue à l'œuvre cette *politisation de l'écart* chez les jeunes des quartiers, attestant leur habileté à jouer, déjouer, se jouer de l'intervalle qui les maintient outre-ville⁸. Comme on dit de quelqu'un qu'il fait « bande à part », ils font eux « ville à part » pour pousser jusqu'au bout la logique subie de l'exclusion et la transformer en logique stratégique d'insularité.

Conscients ou inconscients, ces jeux et enjeux de territoires sont surtout le fait des adolescents, ou même des plus jeunes et peuvent être considérés comme un rite initiatique d'opposition à l'autorité. Mais que se passe-t-il chez ces jeunes lorsqu'ils deviennent des adultes ? Plus âgés, quand l'expérience de la vie a changé leur vision du monde, quand ils sont devenus des individus, qu'ils ont assez joué au chat et à la souris, comment se *situent-ils* et comment voient-ils leur écart à la ville ? Sont-ils devenus des français ?

A la recherche de la distance personnelle

Pour répondre à ces questions, je suis parti d'une hypothèse : l'individu, quand il a acquis un capital de mémoire, de connaissance, d'expérience, une capacité de jugement personnel sur sa situation dans le quartier stigmatisé, se trouve à un moment donné confronté au choix entre *ici et ailleurs*. Dès lors, handicapé par son adresse (l'effet boîte aux lettres) dans sa cité et/ou son apparence physique (délit de faciès), sa seule issue pour s'en sortir n'est-elle pas de se démarquer de son quartier, se créer « une distance personnelle⁹ » ? Qui plus est, aujourd'hui l'individu n'est pas condamné à passer toute sa vie dans un quartier sensible s'il ne s'y plait pas ! De grandes possibilités existent dans l'absolu pour lui permettre d'échapper au marquage. Il peut changer de lieu, agir pour changer sa vie¹⁰, jouissant toujours de la faculté *d'imaginer*, de s'imaginer ailleurs. On

⁶ Lancer des pierres.

⁷ On relira avec intérêt les pages de Norbert Elias à propos des relations entre les 'établis' et les 'marginiaux'... «Le fait de savoir qu'en faisant du tapage, en commettant des déprédations ou en se montrant agressifs ils pouvaient indisposer ceux-là mêmes qui les rejetaient et les traitaient en parias était une incitation supplémentaire, peut-être l'incitation majeure, à se mal conduire. Histoire de se venger de ceux qui les accablaient, ils éprouvaient un malin plaisir à faire les choses qu'on leur reprochait. » in Elias Norbert, Scotson John L., *Logiques de l'exclusion*, Fayard, 1997, page 209.

⁸ Mounsi, *Territoire d'outre-ville*, Stock, 1995.

⁹ Hall Edward T., *La dimension cachée*, Edition du Seuil, coll. Points, Paris, 1972. p. 28 et 150.

¹⁰ Les jeunes peuvent en effet voyager facilement et à bas prix aujourd'hui...

retrouve là une idée de base des fondateurs de l'écologie urbaine de Chicago pour lesquels, à la différence des plantes, l'organisme social a ceci de particulier qu'il se compose d'êtres humains capables de se mouvoir. Le fait que tout individu ait cette faculté lui assure une expérience propre, et cette expérience acquise au cours des aventures dans l'espace lui procure, parce qu'elle est personnelle, un point de vue indépendant¹¹. D'où mon extrapolation : pourquoi un jeune des quartiers ne serait-il pas capable de faire sienne cette philosophie de la mobilité et du changement pour échapper au ghetto ? Ses parents ne l'ont-ils pas fait naguère quand ils ont quitté leur village du Maghreb pour venir rejoindre les villes industrielles françaises ?

La rencontre avec les Autres est l'enjeu de ce déplacement. Elle est chargée d'inquiétude, de peur, au sens où le décrit Albert Camus dans *l'envers et l'endroit* à l'occasion d'un voyage à Prague : « Sans les cafés et les journaux, il serait difficile de voyager. Une feuille imprimée dans notre langue, un lieu où le soir nous tentons de coudoyer des hommes, nous permet de mimer dans un geste familier l'homme que nous étions chez nous, et qui à distance, nous paraît si étranger. Car ce qui fait le prix du voyage, c'est la peur. Il brise en nous une sorte de décor intérieur... nous ôte ce refuge. Loin des nôtres, de notre langue, arrachés à tous nos appuis, privés de nos masques, nous sommes tout entier à la surface de nous-mêmes. Mais aussi, à nous sentir l'âme malade, nous rendons à chaque être, à chaque objet, sa valeur de miracle¹²».

Il me semble qu'aujourd'hui en ville, beaucoup plus qu'hier, sortir est source d'inquiétude, partir fait peur. Dans une société rongée par le sentiment d'insécurité, la tendance est plutôt à rester entre soi, sur place, à minimiser les risques des *mauvaises rencontres*. Assurer ses voyages, dans tous les sens du terme.

Je vais voir ailleurs si j'y suis !

Au fond, j'ai l'intuition qu'il faudrait pousser les jeunes des quartiers à aller... 'voir ailleurs si j'y suis !', pour reprendre l'injonction qu'on utilise pour tenter de se débarrasser de quelqu'un de gênant. On pourrait presque entendre '...voir ailleurs *qui* je suis', ce qui illustrerait encore mieux mon sentiment qu'il faut partir loin pour s'y trouver. Il m'apparaît aujourd'hui que le thème de l'enfermement des jeunes des quartiers ramène globalement à cette question du voyage contre le refuge.

Cet article est tiré d'une enquête menée au moment du passage au troisième millénaire, au cours des années 2000-2001 auprès d'une centaine d'individus : des habitants de quartiers qui sont restés dans leur cité et qui ont fait leur vie sur place ; j'ai cherché à savoir si le fait d'être resté dans leur quartier n'avait pas été préjudiciable à leur réussite sociale ; ensuite, des habitants qui en sont partis et qui ont construit ailleurs une nouvelle vie. Pour ces derniers, j'ai voulu savoir si la rupture apparaît après coup incontournable pour s'en sortir. Au fond, je me suis demandé ce qui fait que certains restent et se sédentarisent, tandis que d'autres partent de ces lieux

¹¹ Robert Ezra Park, « La communauté urbaine. Un modèle spatial et un ordre moral », in *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Les éditions du champ urbain, Aubier, Paris, 1979, p.208.

¹² Folio-essai, Gallimard, 1999, p. 102-103.

défavorisés, stigmatisés. Quels mécanismes, quelles histoires de vie singulières poussent les derniers à couper les ponts ? Est-ce en définitive de cette manière que la France fabrique des citoyens ?

M'appuyant sur nombre d'exemples proches que j'avais connus autour de moi, j'ai pensé qu'à un moment donné de la vie d'un jeune des quartiers, il se produit un *déclat* qui change sa vision du monde, puis l'aide à *s'imaginer* dans une nouvelle situation, et finalement le pousse à *agir* pour être en conformité avec sa nouvelle représentation de sa place dans la société. Il bouge. Il *déraille*. Il franchit le pont-levis, traverse le périph' grâce à une rencontre avec un éducateur, un partenaire, un employeur, un animateur social, grâce à l'obtention d'un diplôme ou la force d'un moment-clé de sa vie. Mais les 'dérailleurs' ont dû payer le prix pour ce voyage hors des limites. Pour cette excursion hors normes.

La fabrication de Français

Au bout du compte, avec le recul tous les dérailleurs affirment que leurs expériences de voyages ont été salutaires pour la construction de leur identité. Malgré les douleurs des arrachements, parmi tous les trentenaires, quadragénaires que j'ai rencontrés, aucun ne regrette d'avoir fait le pas. Souvent, les verbes familiers *se tirer*, *s'arracher*, *se barrer*, *se bouger* ou *se casser* sont utilisés pour souligner la force de cette conviction. Mais le verbe 'dérailer' illustre au mieux l'obligation de se décoller des murs de son quartier pour s'ouvrir sur l'ailleurs et tester sa distance personnelle au contact des autres. Ils se félicitent d'avoir eu l'intuition du bon moment, où il était urgent de prendre une décision, de changer de cap dans sa vie, partir de sa cité et quitter les siens. Prendre le large, quand le vent se lève. On a l'impression d'un double arrachement, comme si dans les cités, la bande, *le business* et le vice formaient une structure indissociable, comme si le lieu et le milieu étaient confondus, qu'on ne pouvait pas quitter l'un sans quitter l'autre.

Pour esquiver les stéréotypes qui stigmatisent la vie des cités, offrir aux jeunes l'expérience de l'ailleurs apparaît aux dérailleurs comme une nécessité républicaine. La mobilité pousse l'individu à vaincre ses peurs et se mettre en danger dans la ville des autres, elle lui procure l'occasion de faire connaissance avec lui-même en renforçant sa confiance en soi, ce qu'il ne pouvait faire au milieu des siens, sa famille, ses copains. Il faut insister sur le constat général auquel aboutit l'enquête : ceux qui très tôt ont fréquenté des établissements scolaires loin de chez eux, qui sont partis en colonie de vacances, ont été placés dans des familles ou pris en charge par des enseignants, des associations œcuméniques... ont fait précocement connaissance avec la mixité et en ont tiré profit dans la construction de leur distance personnelle. Ils ont rencontré des Indigènes !

L'autonomisation que cette mobilité a permis de goûter est à confronter à l'immobilité des jeunes des quartiers d'aujourd'hui, à leur soumission aux codes internes de fonctionnement de la bande. Les grands frères de la génération précédente constatent que beaucoup de *jeunes de maintenant* vivent comme sous serres, surprotégés par leur mère et le 'Petit père du Peuple', avec de moins en moins de possibilités d'élaborer leur individualité. La bande constituant leur unique référence, ils ont en effet peu

d'occasions de faire des rencontres susceptibles de bousculer leurs représentations du monde, de dissocier l'ici du là-bas. Or, les dérouilleurs confirment que bouger leur a fait découvrir des endroits qu'ils n'auraient jamais pu t'imaginer. J'insiste sur les verbes rêver, imaginer, qui reviennent si souvent dans leurs propos, car c'est la capacité des jeunes à se représenter un ailleurs possible et s'y présenter qu'ils soulèvent. L'expérience du voyage montre le monde en perspective, alors que la vie confinée dans le quartier au milieu des siens nourrit les peurs et la paranoïa collective. Au sein de la bande, les jeunes des quartiers se persuadent en effet que le monde extérieur leur est hostile, qu'ils n'y ont pas leur place et se recroquevillent dans des logiques guerrières. Ne pouvant s'imaginer dans un monde ailleurs, ils nient son existence en produisant à leur tour un discours stigmatisant à son sujet.

Or, l'expérience de la rupture en apportant des éclairages nouveaux, renouvelle la confiance en soi. En matière de recherche d'emploi par exemple, élément ô combien important pour l'insertion des jeunes, le dérouilleur va vite rencontrer des situations où son origine n'influence pas les chances d'embauche, que seules ses motivations personnelles le différencient des autres candidats, malgré les réalités des discriminations. Cette constatation, beaucoup l'ont faite avec étonnement dès leurs premiers entretiens d'embauche dans la ville des autres. Ils ont dès lors vite pris confiance en eux-mêmes et aussitôt nuancé leur perméabilité aux stéréotypes produits par leur milieu d'origine. L'excursion chez les autres permet de confronter les préjugés à la réalité et de réajuster son système de représentations. Un témoin raconte ainsi que, parce qu'il envoyait son curriculum de très loin pour une offre d'emploi, il a été convoqué à l'entretien, les employeurs considérant sa démarche comme une motivation supplémentaire. Un autre raconte qu'un responsable de service médical accordait une préférence aux candidats issus de l'immigration, affirmant qu'ils avaient des qualités professionnelles meilleures que la moyenne. Une autre que les enseignants lui accordaient une attention particulière parce qu'elle était la seule enfant d'immigrés dans la classe, etc. Les exemples sont nombreux.

Il est frappant de constater chez les dérouilleurs que ce qui est situé à l'extérieur du quartier est appelé 'le monde'. On retrouve le mot dans les expressions telles que 'aller voir le monde', 's'ouvrir sur le monde', comme si la vraie vie se déroulait de l'autre côté du périph' et que le quartier était un non-lieu, un 'immonde'. Après avoir décidé de ne plus être délinquant dans son quartier, Kamal s'est enfui pour éviter son engouffrement dans ce qu'il nomme 'les trous à rats'. Il a réussi une belle carrière de vendeur dans le sud de la France. Après coup, il considère que le système social est pervers et cache la vraie vie, celle qu'il a découverte depuis qu'il a trouvé sa voie professionnelle grâce à la confiance qu'on lui a accordée. Il a rencontré une fille d'origine maghrébine avec qui il était sur le point de se marier au moment de l'entretien. Maintenant, il a l'impression d'avoir été aveuglé durant toute sa jeunesse. « ... ouais, je crois qu'il faut quand même partir des quartiers où on habite pour aller voir la vraie vie, celle que personne veut nous montrer, une fois que t'as vu ça, tu comprends bien comment on t'a magouillé, on t'a caché la vraie vie... ». Parmi les convictions qu'il affirme, il en est une dont l'écho reste en mémoire, celle où il évoque *les*

passseurs qui font comprendre au dérouilleur l'intérêt d'y aller, de *changer de perspective*.

Globalement, pour avoir des chances d'aboutir, la construction d'une distance personnelle requiert des personnes-relais, de la confiance et du courage, parce qu'elle est un déracinement de l'individu, un changement radical des repères. S'en sortir, c'est devenir un citoyen non identifié par son faciès ou son adresse, mais par ses qualités et ses mérites, réaliser un travail appréciable et non plus gagner de l'argent par n'importe quel moyen comme c'était la loi dans le quartier, cultiver le goût de l'effort, dans la durée. Pouvoir choisir sa vie. En effet, dans la nouvelle vie qu'ils ont goûtée, les dérouilleurs sont désormais motivés par un nouveau *calcul sur le temps*, à en juger par les projets de vie, l'établissement des plans de carrière, des objectifs ou des défis à réaliser. C'est toute leur temporalité qui est modifiée par le changement de lieu.

C'est aussi une réconciliation avec le passé, incarné par les parents. Une des récompenses de cette nouvelle stabilité est qu'elle satisfait grandement les parents, qui restent le pivot de l'identité des dérouilleurs. Les entretiens ont montré l'importance que revêtait par exemple l'achat d'une maison pour la mère, symbolisant le retour aux racines et une indépendance enfin acquise. Pour celui qui s'en est sorti, il y a comme un processus de 'regroupement familial' ; l'acte d'extraire ses parents de la cité et les loger dans une maison indépendante est un geste de forte valeur symbolique. On a vraiment 'réussi' sa migration, sa traversée, quand on rembourse ses dettes à ceux qui se sont sacrifiés pour nous élever. La réussite individuelle du dérouilleur est d'autant plus appréciée que ses fruits sont redistribués aux membres de sa famille. L'un d'eux dira que maintenant il investit dans la pierre, pour signer son enracinement dans la société française.

Les jeunes de maintenant

Chez 'les jeunes de maintenant', le repli défensif, l'usage quasi-exclusif de codes internes de reconnaissance, les déplacements en bande vers la ville, attestent la négation de l'individu. Cet assujettissement à l'identité castratrice du groupe génère chez l'individu des conflits internes avant de devenir une source de violence extérieure. On peut considérer ces tiraillements comme un travail identitaire au cours duquel l'individu résiste à sa propre négation et cherche à s'extraire de la zone d'influence du groupe pour bâtir sa distance personnelle. Inventer son espace. Lorsque les conditions extérieures sont favorables à sa sortie, par exemple une période de croissance économique, elle se réalise, avec plus ou moins de vicissitudes. En revanche, lorsque les conditions sont mauvaises, l'horizon extérieur au quartier est bouché et il devient impossible à l'individu de s'affranchir du groupe, quand bien même ce serait là son aspiration profonde. D'où une plus grande paranoïa et schizophrénie qui l'enferment davantage dans la marginalisation. Si le pouvoir de bouger de chaque citoyen est une vérité psychologique et une liberté absolue en soi, l'assignation à résidence est une vérité sociologique du fonctionnement du marché du logement, et de surcroît, si on lui ajoute les stigmatisations et discriminations à l'embauche, dans les lieux publics,... force est d'admettre

qu'il est beaucoup plus difficile à un jeune des quartiers de trouver sa terre promise en France aujourd'hui qu'il y a une génération.

La fracture entre la ville des uns et la ville des autres s'est accentuée et, germant dans la faille, les peurs ont comblé les trous comme du ciment prompt. Les formes de violence débordent désormais des domaines que l'on considérait jusqu'à présent comme des garde-fous, tels le respect dû aux pères, aux grands frères, aux plus âgés plus généralement, et aux représentants traditionnels de l'autorité. La conjugaison d'un double mouvement, la violence accrue de l'exclusion économique et urbaine et la dissolution de l'individu sur son groupe primaire expliquent aujourd'hui l'impossible émancipation de la personne et son difficile arrachement de sa terre-refuge.

Dans les quartiers, les jeunes qui conduisent des deux-roues ou des voitures ne respectent plus les trottoirs, les feux de signalisation, tout simplement parce que ces objets du mobilier urbain renvoient à un code de la route ou de 'conduite' auxquels ils refusent de se plier, au risque de provoquer, et d'être victimes, de graves accidents de circulation. On m'a rapporté d'ailleurs le témoignage de conflits opposant des chauffeurs respectueux des feux rouges et d'autres réfractaires, ces derniers pressant à coup de klaxon les premiers de libérer la voie. Ces refus de se plier aux règles de la vie en société montrent bien qu'au sein de leur quartier des jeunes en sont arrivés à s'imaginer hors du monde, sans feux de signalisation, sans représentants de l'ordre et de la loi, en somme dans un univers a-social, de solitude, au temps présent. De temps en temps, à l'occasion de phénomènes ponctuels comme une bagarre contre une bande de la cité voisine, un match de foot... ils (re)forment un collectif fonctionnel spontané et réactivent une identité dormante, l'appartenance à un même territoire devenant dans ce schéma le commun dénominateur.

Dans cet univers où l'homme tourne en rond autour de rien, monde de solitude et de factices solidarités groupales, le manque d'affectivité et la misogynie façonnent des garçons qui font peur collectivement aux autres parce qu'ils ont peur individuellement. Or, chez le dérouilleur la relation aux femmes a constitué un facteur incontournable dans les mécanismes de la réussite sociale. Plus il a été entouré dans son enfance et son adolescence de présences féminines, sa mère, grand-mère, ses sœurs, cousines..., et plus sa sensibilité aux autres s'est enrichie. Dans les quartiers, s'en sortir, c'est aller vers la féminité.

Certes, il ne suffit pas de sortir de son quartier pour réussir sa vie, ni de bouger physiquement pour trouver ses repères identitaires, sa distance personnelle au contact des autres. Les jeunes des banlieues ne peuvent pas tous sortir pour s'en sortir, d'abord parce qu'il n'y a aucune raison de les amalgamer, ensuite parce que leur 'évacuation' massive n'est pas concevable comme politique sociale. Si les uns ont des aptitudes à prendre des risques et transgresser les limites, s'affirmer par la confrontation aux différences, d'autres n'ont pas les mêmes aspirations ou histoires familiales et n'ont pas la haine contre leur lieu de vie, fût-il dégradé. Ils y ont construit leur équilibre, souvent en améliorant leur confort de vie en achetant une maison, mais tout en restant à l'intérieur du cercle. Je repense à Amin, metteur en scène de théâtre, qui a passé toute sa jeunesse dans le quartier hlm d'Orzy, à quelques trois kilomètres du centre de Revin, près de

Charleville-Mézières dans les Ardennes et qui est parti vivre pendant six ans à Paris. Aujourd'hui, il est revenu chez lui, au quartier. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a dit qu'il s'y sentait bien, c'est tout, c'était son foyer, il lui apportait la chaleur qu'il aimait. Comme lui, dans les quartiers des personnes ont fait le choix de rester et ont trouvé du travail dans le secteur social. Depuis plus de dix ans, ces zones sensibles sont en effet devenues un chantier et un creuset d'embauche pour les gens 'issus du milieu'. La filière médiation a permis de recruter des personnels qualifiés par la légitimité de leur vécu dans les cités, souvent enracinés dans le territoire où ils ont grandi. Quand ces métiers permettent de se développer personnellement, de multiplier ses rencontres, ses connaissances, tout en restant près de ses attaches familiales, l'individu n'éprouve pas le besoin de dérouter. Pour tous les gens qui sont stabilisés professionnellement dans un quartier sensible et qui y sont légitimés, l'hypothèse d'un départ ne se pose plus, c'est là qu'ils ont leur histoire, que leurs parents habitent encore. En réalité, ceux-là ont pu, grâce à une amélioration de leur situation économique, se loger en dehors du parc social, parfois dans des maisons individuelles. On en retrouve beaucoup dans une ville comme Marseille, peut-être en raison du cadre de vie et de la qualité de vie qu'offre la région. En fait, ces personnes qui défendent leur attachement au 'pays' ont en commun le privilège du pouvoir de choix. Si elles le souhaitent, elles peuvent changer de lieu et de situation. Pour son métier, Mossa bouge très souvent. Il part pour des tournages dans tous les coins de France et quand il revient dans son quartier Nord de Marseille, il se repose, au sens littéral. Il s'amarre de nouveau. Chez lui.

Beaucoup de gens comme lui ne sont donc pas figés dans le sentiment de frustration que peuvent ressentir ceux qui n'ont aucun choix de leur lieu de résidence. Façon de dire que lorsqu'on n'a pas de contraintes rédhibitoires, il est plus facile de choisir d'habiter près de ses proches et rayonner autour du territoire sans nécessité de rupture. Dans ces cas-là, l'identité de l'individu est étroitement imbriquée à celle de sa ville¹³.

Cependant, aujourd'hui, compte tenu des réalités sociologiques, économiques et culturelles qui prédominent dans les quartiers, la probabilité pour un jeune d'évoluer dans un milieu stable et fertile est faible et la plupart des dérouteurs préfèrent choisir pour leurs enfants un établissement scolaire sans risque. Les stratégies d'évitement participent fortement à la désertion de ces quartiers et renforcent leur qualificatif de zone de non-choix. Dans ce contexte, les sorties sont des soupapes de décompression, des bouées de sauvetage ; plus elles sont précoces et plus ces excursions dans l'ailleurs proposent à l'individu d'ouvrir ses antennes, l'éventail de ses choix, et à la société, de contribuer à former des citoyens. C'est surtout vrai pour les adolescents. A terme, on peut penser que la culture de la mobilité et de la traversée des périphés amènera les jeunes des quartiers à choisir leur lieu de résidence et leur milieu social dans un rayon géographique de plus en plus large.

D'ailleurs, beaucoup n'ont pas attendu les conclusions des chercheurs pour le faire. En effet, il n'est pas inutile de mentionner de nombreux cas de jeunes des quartiers qui n'ont pas hésité à s'éloigner très

¹³ On peut certainement retrouver des traces de cette imbrication identité/ville dans les stades de football, au sein des groupes de supporters d'une équipe...

loin des leurs pour aller travailler, étudier, voir du pays, suivre un conjoint, ou bien tout simplement se (re)trouver ailleurs. Ainsi, au gré des entretiens, j'apprends qu'un tel est allé s'établir en Angleterre, au Canada pour étudier, un autre au Zimbabwe, dans les Dom-Tom, un autre encore en Allemagne, plusieurs aux USA... Ces informations montrent une nette ouverture du rayon d'action des filles et des garçons des quartiers, non plus dans une simple relation de la petite ville à la grande ville ou bien de la province à Paris, mais directement dans une relation qui relie le quartier de banlieue à l'Europe ou bien carrément au reste du Monde.

Il faudra se demander dans une recherche future si un premier déplacement d'un quartier vers un espace urbain plus vaste n'amène pas les jeunes, par l'accoutumance au goût du risque et au franchissement de caps, à se bouger dans des espaces sans frontières, européens, internationaux. Parallèlement, il sera nécessaire d'enregistrer et d'analyser l'écho des récits de ces grands voyageurs sur l'imagination des 'rouilleurs', ceux qui tiendront encore les murs des immeubles, blottis les uns contre les autres dans la chaleur de leur décor intérieur et pour qui le monde de l'autre côté du périph' sera toujours l'immonde.

Azouz BEGAG

Chercheur au CNRS (Laboratoire Espace et Culture, Institut de Géographie-Paris IV-Sorbonne), est écrivain et sociologue. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer *Ecartis d'identité* (avec Abdellatif Chaouite), Seuil, Coll. " Point-Virgule ", 1990 ; *Du bon usage de la distance chez les Sauvageons* (avec Reynald Rossini) Seuil, 1999 ; *Les dérouilleurs*, Paris, éd. Les mille et une nuits, Fayard, 2002.